



Combats de femme

A soixante-treize printemps, Tassadite Zidelkhile a dans le regard cette étincelle de vie qui entretient l'espoir. Un destin de joies et de peines, partagé par d'autres femmes de sa génération. Avec plus ou moins de force.

Ivry n'a plus aucun secret pour cette Kabyle septuagénaire, dont les yeux et le sourire doux ne laissent nullement pressentir le parcours sinueux. Non, rien ne laisse deviner les souvenirs de la vie de cette femme algérienne contrainte par les codes moraux et traditionnels. A l'instar de tant d'autres ballottées par l'Histoire, débarquées un matin en terre inconnue pour leurs enfants à naître sous la Marianne. Tout lâcher là-bas pour leur donner une vie meilleure ici. Immigration, désillusion. Combien sont-elles ces mamans silencieuses, dont l'histoire lais-

serait muettes les plus ardentes féministes ? Ces héroïnes remisées au placard des non-dits, qui ont élevé leur progéniture - seule richesse véritable - comme une revanche sur le destin ? Elles ont tant à dire, à l'instar de Tassadite Zidelkhile. Mais comment l'exprimer ?

Née en 1932 à Toudja (petite Kabylie), Tassadite perd ses parents à l'âge de cinq ans. Elevée par sa tante, Tatassé, comme la prénommement affectueusement les gamins du quartier, grandit à Bejaia (Bougie) dans une rue où Juifs, Français,

Kabyles se voisaient à la barbe des préjugés. « *J'étais chouchoutée par mes cousins. Ils me laissaient aller au cinéma à la séance réservée aux femmes. Ils m'emmenaient au théâtre, au cirque. Parfois, les voisins organisaient des kermesses, des repas. Nous trouvions toujours prétexte à faire la fête. Je me souviens des veillées de ramadan passées sur les terrasses, des rires d'enfants, des gâteaux. C'était une époque bénie.* »

Elle prend toujours soin de partager des friandises entre les petits cousins, voisins et autres bambins du quartier confiés à sa garde. Elle, la grande sœur qui n'hésite pas à feinter le marchand pour avoir un nombre suffisant de beignets et ne léser aucun petiot au goûter.

Fiancée à vingt-et-un ans, on la marie à vingt-deux. « *Ce n'était pas mon choix, mais j'ai dû me plier à la décision de mes aînés. Je ne supportais plus la vie à Bejaia après cela. J'ai fait envoyer une lettre à ma demi-sœur qui était en France, pour lui demander de nous trouver un logement. C'était un saut vers l'inconnu, mais ce serait toujours mieux que l'Algérie où l'atmosphère se faisait de plus en plus lourde avec la guerre qui grondait.* »

Le 5 mai 1955, Tassadite et son époux atterrissent au Bourget. Un autocar et un taxi plus tard, ils sont à l'hôtel. Stupeur pour Tassadite qui découvre la chambre sombre et exiguë au sol cimenté, où elle va devoir élever le premier de ses huit enfants. Six ans durant, le couple et trois petits vivent dans une pièce unique, avant d'emménager dans une Hlm à Vitry.

Puis c'est Ivry : les baraquements du 60 rue Lénine, un préfabriqué rue Hartmann avec jardin, oies, canards, lapins et poules, le centre de transit familial rue Carnot, enfin le F5 cité Spinoza en 1972 où elle réside encore aujourd'hui. Des soucis de famille la contraignent à mener de front l'éducation des enfants, de menus travaux à l'extérieur et à expédier les affaires courantes de la maisonnée. Le tout, sans jamais se plaindre. « *A quoi bon. Ça ne changerait rien. Il faut continuer d'avancer, être curieux du monde qui nous entoure et apprendre de tout et partout.* »

Parfois, on se dit que le mot « courage » devrait être du genre féminin...

Sheidia Kerouani-Badja